

Derrière ton nom

Corine Gonzales

Corine Gonzales

Derrière ton nom

pour toi PAPA

© Corine Gonzales, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7035-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie cet ouvrage :

Pour toi maman : Marie Thérèse.
La plus douce et aimante des mères.

Pour mes enfants :
Victoria et Samuel.

Pour mon petit-fils :
Dényss.

Et pour mon mari :
David mon ami, mon complice, mon amour.

Mais aussi :
Je dédie ce livre à Sandrine, Maeva, Noémie, Anaïs et Jade.
Puis à Marcelle.
Elles comprendront...

Et sans oublier :
Mon tonton Frisé
Mon Étoile du berger.

À la mémoire de ce grand homme
Au courage exemplaire :
Mon père,
André Arnaud

Première partie

Chapitre 1

Le retour.

En poussant le portail en fer de l'entrée du château où ses parents exercent le métier de métayer et berger, André est bien fatigué, amaigri par cette guerre où il fut plongé à tout juste 20 ans. Les cernes qui se dessinent sous ses yeux noisette sont encore plus sombres qu'à son d'habitude. En surplus, une hépatite contractée en Algérie (pays où se déroulent les événements) provoque un jaunissement de son blanc d'œil. Mais tout cela est désormais derrière lui, il a été rapatrié sanitaire à l'hôpital de Desgenettes à Lyon, le 1er novembre de l'année 1962, le jour des Morts. Lui, par chance, revient bel et bien vivant de cette guerre où il a été envoyé au cours de son service militaire. Il lui aura fallu patienter encore quelques mois pour être libéré de cet hôpital, pour l'immense joie de ses parents et tout particulièrement de sa maman Victoria.

Elle attend son retour depuis bien longtemps même si, grâce à sa fille Yvonne, elle a pu correspondre avec son fils et avoir de ses nouvelles. Malheureusement, elle ne maîtrise pas correctement l'écriture alors coucher des mots sur papier se révèle être bien compliqué. Elle sait que celui-ci est prévu le 3 février 1963.

Perdue dans ses réflexions, assise à sa table de cuisine, elle ne l'entend pas arriver. Il est vrai que son fils André peut se montrer très discret quand il veut lui faire une farce, il est de tempérament joueur. Alors après un grand cri de frayeur quand il lui bouche ses deux yeux avec ses mains, elle se dégage de son emprise, pour le serrer dans ses bras ce fils qu'elle n'a pas vu depuis bien longtemps. Jamais une mère ne devrait être séparée ainsi de son enfant ! lui dit-elle en soupirant.

— Bonjour ! maman, comment vas-tu ?

— Et toi ? Tu ne me parais pas en forme ! observa-t-elle, en glissant doucement son index dans la fossette coupée « au couteau » de son menton, indice reconnaissable chez son cher enfant.

Tu as les traits marqués ! Ton teint a blêmi, tu es blanc comme un linge, habituellement ta peau est beaucoup plus mate.

— Eh oui ! je sais bien, mais la guerre et cette fichue maladie m'ont affaibli, lui répondit-il

Mais maintenant que je suis rentré à la maison, je vais pouvoir vous aider à

nouveau et me refaire une santé.

— Dans un premier temps, tu vas devoir te remettre et après tu pourras garder tes brebis.

— Oui bien sûr maman, lui répondit-il, tout en se retournant vers l'ombre parfaitement reconnaissable grâce au béret posé sur son crâne et ses grandes oreilles qui en dépassaient. Celle-ci se dessinait dans l'encadrement de la porte.

— Papa, tu vas bien ? lui demanda-t-il

Léon secoué de voir son André là dans la cuisine, enleva sa roulée de sa bouche pour lui souhaiter la bienvenue en « patois ardéchois ».

Et toujours dans son dialecte lui dit à son tour qu'il paraissait amaigri.

Victoria en profita pour tendre un bol de soupe à son fils et lui dit :

— Tiens, mange André et installe-toi à table. Je t'apporte un bon bout de pain à tremper dedans.

Du temps Léon sortit du buffet un litre de vin rouge et en fit couler une lichette dans le bouillon.

André se mit à rire.

— J'avais oublié cette ambiance qui règne dans notre famille, il est bon de rentrer à la maison !

Léon tira le banc pour s'installer en face de son fils puis lui demanda de raconter cette soi-disant guerre.

Lui-même, il avait dû se confronter à toute sorte d'horreurs, pendant celle de 14/18. Il espérait que son fils aîné ne serait pas trop traumatisé. En se grattant la tête, il poussa son béret à l'arrière de son crâne et il le questionna :

— Alors ! Dis-moi cette guerre fiston ?

Il n'eut pas le temps de poser une autre question parce que Victoria l'arrêta net dans son élan.

— Laisse-le tranquille, qu'il mange et il ira se reposer un peu, il doit reprendre des forces. Tu auras tout le temps de le questionner, dit-elle à son mari en haussant légèrement le ton.

Son petit était rentré, elle souhaitait juste qu'il se retape. Elle préférait lui parler de cette jolie jeune fille dont elle avait fait connaissance cet été, au joli nom de Anne. Au moins tout cela lui changerait les idées.

Léon avait l'habitude de se faire disputer par ce bout de femme de 17 ans de moins que lui, aux yeux de chat donc il n'insista pas !

André avala son bol de soupe d'un trait et en réclama un autre auprès de sa mère.

Des bons légumes de saison. Cela fait bien longtemps qu'il n'avait pas eu

l'occasion d'en manger !

Victoria le déposa devant lui où son père juste avant avait fait couler encore un peu de vin.

À ce moment-là, sa sœur Yvonne accompagnée de son petit frère Jean-Marie fut attirée par cette voix qu'elle connaissait si bien. Yvonne, prise par son élan (elle est par définition très chaleureuse et aimante) sauta dans les bras de son grand frère, les larmes aux yeux et les mots coupés.

André la souleva de terre pour la faire tourner autour de lui, emporté par la joie de la revoir, une fois reposée au sol, il admira cette magnifique demoiselle.

— Que tu es belle, tu as bien grandi. Une vraie petite femme que tu es devenue, lui dit-il, admiratif.

Yvonne se sentit rougir, du haut de ses 15 ans.

Certes, elle n'est pas très grande en taille, enfin, tout de même elle, est dans la moyenne, 1m60, c'est joli pour une fille. Et puis elle a de très beaux yeux marron au regard pétillant, comme son caractère. Elle aime aborder la vie du bon côté. Alors ! La joie, qu'elle éprouve quand elle revoit son frère de six ans son aîné est indescriptible. Et comme elle est émotive, elle ne peut s'empêcher, que quelques larmes roulent sur ses joues. Qu'il essuie du revers de sa main.

La voix nouée par ses sanglots, elle lui demanda :

— Tu viens juste de rentrer ? Tu es en avance ! Dans tes lettres, tu disais que tu ne serais pas à la maison avant 7 heures du soir !

— J'ai eu la chance de prendre un train plus tôt, et j'en ai profité pour vous faire une surprise,

lui répondit André, puis il la questionna à son tour :

Mais quel est ce petit bonhomme derrière toi, qui se cramponne à tes jambes ? Ne serait-ce pas Jean-Marie ? s'exclama-t-il ! En le soulevant de terre.

Ce garçonnet de tout juste cinq ans sembla apeuré dans un premier temps. Puis de ses deux bras, il encercla le cou de son grand frère pour y nicher, son visage. André l'embrassa, puis le coucha sur le fauteuil afin de le faire rire avec des chatouillis.

Jean-Marie se mit à gigoter pour se débattre en s'esclaffant.

La fin de la journée s'annonçait avec son lot de joie, de surprises et d'émotions. Alors pour conclure, une bonne bouteille de vin rouge fut débouchée, une que Léon conservait à sa cave pour les grandes occasions et le retour de guerre de son fils en était une très *GRANDE* !

André se sentit heureux, apaisé et soulagé de retrouver toute sa famille en bonne santé.

À l'aube, André ouvrit les yeux, en s'étirant dans son lit, le soleil commençait juste à s'infiltrer à travers les persiennes. Quelle nuit ! Il avait dormi d'une traite comme un loir, grâce au bon matelas de laine et à son oreiller en plume d'oie. Un sentiment de paix l'envahit, plus de crainte ni de boule au ventre à l'horizon. Il se leva d'un bond, pour se diriger vers son lavabo pour entreprendre de se raser et après de s'asperger de sa lotion aux senteurs de musc et de bois vert. Ce plaisir qu'il avait dû mettre de côté pendant ses deux ans et demi se révélait être à la hauteur de ses lointains souvenirs. En glissant la rambarde des escaliers de la maison, il huma l'agréable odeur du café qui réchauffait sur le fourneau de la cuisine. Sa mère Victoria assise à sa table souleva ses lunettes pour contempler son fils qui apparemment n'avait pas changé d'un poil. Toujours autant acrobate.

— Mon dieu André tu ne grandiras donc jamais ?

— Pourquoi maman ? j'aime l'univers du cirque, tu sais bien.

— Que trop bien... tu as failli glacer mon sang plus d'une fois depuis que tu es né ! lui répondit-elle, effrayée de son comportement. Sers-toi ton « petit noir », avec une ou deux grosses tartines.

— Bien, j'ai une faim de loup et je suis en pleine forme ce matin, retapé par une bonne nuit.

— Tant mieux mon fils ! dans quelque temps, tu auras oublié toutes ces horreurs que tu as sûrement dû vivre.

Les yeux verts de Victoria se brouillèrent d'un voile de larme qu'elle essuya avec le coin de sa serviette de table.

André s'approcha d'elle pour lui décrocher un baiser sur le front.

— Je bénis Dieu tous les jours, tu sais, lui dit-elle, frappée par la grâce. Que dirais-tu de venir avec moi à l'église de « Saint Martin l'inférieur » pour y faire brûler un cierge afin de remercier le seigneur de ton retour sain et sauf.

— Ah oui ! très bonne idée, je t'accompagne quand tu veux.

— Bien, je suis contente ! On peut y aller ce matin, on a un peu de marche, comme cela je pourrais t'expliquer cette fabuleuse rencontre que j'ai faite cet été. Je sais que cela va t'intéresser ! j'en suis persuadée, lui déclara-t-elle.

— Ah oui, c'est vrai. Tu l'as évoqué hier, comment s'appelle cette jolie jeune fille déjà ?

— Elle se prénomme Anne et elle est belle comme le jour et d'une gentillesse. Une bru idéale lui confessa-t-elle.

— Oh oh ! tu t'emballes là maman, lui fit-il remarquer amusé. Je ne suis pas prêt à me marier pour le moment ! je rentre juste...

— Enfin, tu dis ça pour l’instant, on voit que tu ne l’as pas vue en chair et en os. Avec ses longs cheveux qui tombent au bas du dos et ses yeux d’un brun profond.

À cet instant, le reste de la famille arriva aussi pour petit déjeuner. Yvonne et Jean-Marie sautèrent au cou de leur frère pour l’embrasser.

Toutes ces marques d’affection et d’amour emmurent André au plus profond de son être.

Une fois, que tout le monde eut terminé de manger, ils entreprirent tous ensemble de se rendre à la chapelle pour faire brûler un cierge.

D’un pas décisif, ils partirent en chœur pour une marche de quelques kilomètres.

Victoria au cours de cette promenade reprit sa conversation auprès d’André au sujet de Anne. Jean-Marie tenant la main à Yvonne un peu plus loin derrière eux.

— André comme je te l’expliquais, Anne, se révèle être une enfant d’une pure gentillesse. C’est émouvant ! Elle m’a confié, lorsque je lui ai parlé de toi et où tu étais, qu’elle correspondait en même temps avec des soldats pendant la guerre en Algérie.

— Ah oui, en effet c’est troublant, comme quoi le destin peut réunir deux personnes avant qu’elles se soient rencontrées.

— Et tu vas bientôt faire sa connaissance cet été, lui dit-elle, enthousiaste, puisqu’elle revient en vacances au mois d’août. Ses parents louent chez les « Guérin », à Saint-Martin le supérieur, tu vois où ? Cette année, ils étaient à « l’inférieur », juste à côté du cimetière et de l’église.

— Ah ! reprit André perplexe. Pour quelle raison, ils ne retournent pas au même endroit ? Et puis ça doit être des gens avec de bons revenus quand même pour se payer un mois de vacances en été.

— Oui, lui répondit sa mère, ils sont artisans-brossiers. Ils ont une fabrique dans la Loire, juste à côté de Saint-Étienne. Et cette petite travaille déjà comme « metteuse entrain » dans une usine de tissage.

— C’est quoi ce métier qu’exerce Anne ? Elle met quoi dans le train ? interrogea-t-il sa mère. Victoria éclata de rire puis elle rajouta.

— Ici en Ardèche ça correspond au moulinage, comme fait ta sœur où elle travaille. Enfin, je pense, tu lui demanderas mieux quand tu la rencontreras.

— Ah c’est drôle et unique, j’ai des questions en attente au sujet d’une très belle jeune fille au nom de Anne que je ne connais même pas, dit-il amusé.

La marche se termina aux abords de l’église où ils rentrèrent pour faire brûler un cierge comme prévu. En silence, ils regardèrent cette flamme vaciller en

remerciant Dieu qu'André soit auprès d'eux.

La matinée touchait à sa fin, il était temps de remonter au château sinon Léon allait s'inquiéter et bougonner.

Après quelques jours passés, à effectuer ses tâches à l'accoutumée. André se remémore les paroles de sa mère au sujet de cette jeune fille qu'il doit bientôt rencontrer, aux vacances prochaines. Installé sur un rocher au milieu d'un pré où il garde et surveille sa centaine de brebis, muni de son bâton de berger et de sa grande patience légendaire, qui lui faisait défaut de temps à autre ! Il se surprend à parler à haute voix auprès d'une d'entre elles, comme si celle-ci pouvait bien lui répondre, toujours au moins elle ne le contrariera pas. La brebis en profita pour se coucher à ses pieds pour se faire caresser. La journée passa ainsi avec André, perdu dans ses pensées en souhaitant bientôt la rencontrer, sa promise !

Après les jours, les mois se succédèrent pour arriver à ce mois d'août tant attendu par André. Comme les récits de sa mère au sujet de Anne revenaient au quotidien, il commençait presque à la connaître. Et il était de plus en plus impatient de mettre un visage sur ce prénom, malgré qu'il eût sa petite idée. Un jour futur, une belle jeune fille aux cheveux très longs, viendra accompagnée de ses parents, son frère et sa sœur, leur rendre visite. Vivement ce moment ! Et, il était fixé. Ils arriveront sur leur lieu de vacances, la semaine prochaine. Jeudi après-midi, ils viendront tous ensemble boire le café. Bientôt, sa curiosité sera assouvie et il espère qu'il sera récompensé de sa patience.

En attendant, il reprit son activité de berger, sa centaine de moutons lui donnait bien du fil à retordre, mais il aimait ce métier. Ainsi il pouvait respirer le grand air. Son bien-être était encore plus présent quand sa sœur et son petit frère avaient l'autorisation de le rejoindre. Yvonne était bien occupée et fatiguée à cause de ses journées à l'usine de Chomerac. Elle devait se lever très tôt, parcourir de longs kilomètres pour atteindre son lieu de travail. À son retour, Jean-Marie était sous sa responsabilité. Alors à chaque fois que ses parents lui laissaient le champ libre pour rejoindre son grand frère qui faisait pâturer ses bêtes, elle était la plus heureuse. D'ailleurs, elle était souvent d'humeur joyeuse ces derniers temps grâce à ce charmant jeune homme dénommé Pierre (rentré depuis peu d'Algérie, lui aussi). C'était un camarade de son frère, il travaillait occasionnellement au château. Fréquemment les matins quand elle déposait Jean-Marie à l'école, elle l'observait à son insu. Il était là, discutant avec ses copains sous un platane. Dans quelques années, Pierre et Yvonne se marieront pour ne plus jamais vivre l'un sans l'autre.